VU'
LA GALERIE

BERNARD FAUCON
Le temps d'avant

La Maison à travers les linges, 1966-1967

EXPOSITION
14 mars – 26 avril 2014
lundi – samedi, 14 h – 19 h

Il n'y a qu'un seul thème, qu'un seul point de départ : le vertige d'être là.

Nombre d'entre nous ont oublié qu'il y avait là, à gauche en descendant les escaliers de la MEP, les images du Temps d'Avant. Ce sont ces mêmes tirages, ces «objets» précieux que nous allons montrer, rassemblés pour la première fois dans une Galerie.

Nous connaissons l'œuvre qui pendant 20 ans, de 1976 à 1996 s'est construite en séries, mises en scène extrêmement construites, au format carré, en couleur. Une œuvre qui prendra une place unique dans l'histoire de la photographie, révélant un des talents les plus originaux de la création contemporaine. Répertoriée dans les ouvrages historiques internationaux, elle est célébrée au Japon, en Corée, en Chine récemment, ainsi qu'aux Etats-Unis où elle fut plusieurs fois exposée par Leo Castelli.

L'évolution sensible de ce travail fut montrée avec une grande intelligence à la Maison Européenne de la Photographie en 2005. Le parcours, le jeu de piste se terminaient par la visite, ou plutôt, l'immersion dans le cabanon reconstitué dans les sous-sols de la Mep.
Tirées dans un format légèrement plus petit que celui des séries, et toujours selon le procédé Fresson qui leur confère cette douceur, cette profondeur précieuses, il apparaît comme une évidence que ces images réalisées à la fin des années soixante préfigurent l'œuvre à venir et révèlent les éléments de ce qui constituera ses « tableaux photographiques », son univers si singulier, personnel, unique.

Il a 14 ans quand sa grand-mère Tatié lui offre un Semflex, un appareil 6 x 6, et qu'il découvre, fasciné, la magie de ces grandes diapositives couleur qui savent si bien capter l'immédiateté du monde. Il restera fidèle pendant 20 ans à cette technique : « *J'ai eu de la chance de tomber tout de suite sur ce qu'il me fallait* ».

Lui qui voulait être peintre ou écrivain peut jouer avec la caméra à essayer de retranscrire la perfection d'un instant, le visage du vivant, capter la poésie involontaire du quotidien. Le cadre en est, d'abord et avant tout, le Luberon et ses paysages, ses couchers de soleil flamboyants où il inscrit parfois sa silhouette, la langoureuse tristesse d'un jour d'hiver, les collines qui s'étagent au loin. La maison de ses parents est alors un camp de vacances pour enfants. Il y photographie ses amis, son frère Pierre souvent, sa grand-mère, le linge qui sèche, le soleil qui dore tout, la cour, la cuisine, l'herbe sèche. Il isole les instants, les objets, le sujet. Chaque image semble porter l'expérimentation profonde d'une réalité en train de se faire. Les portraits sont posés, sérieux et celui de Pierre à la Balançoire ou de Michel à la Chapelle portent fortement en eux l'attention au cadre, la construction au cordeau de l'image.

Ce travail intuitif, instinctif, dit la sensibilité tendue d'un jeune homme de 16-17 ans terriblement conscient d'un réel qui n'est déjà plus. Regardant pour mieux garder. Mais cela aussi est dérisoire. Nous savons que la nécessité artistique plonge ses racines dans l'enfance. Et comme tout artiste, Bernard Faucon

y a puisé pour créer ces images que nous emplissons de notre expérience, de nos désirs, de nos interrogations et parfois aussi de nos regrets. Elles deviennent le matériau de ce dont nous sommes tous faits.

« D'emblée, j'ai été ébloui par cette possibilité de capter le monde, même si je continuais à vouloir être peintre. J'ai photographié le ciel, les lueurs du couchant à travers les arbres, les visages des enfants, mon petit frère Pierre. Des visages et des lumières uniquement. » — Bernard Faucon

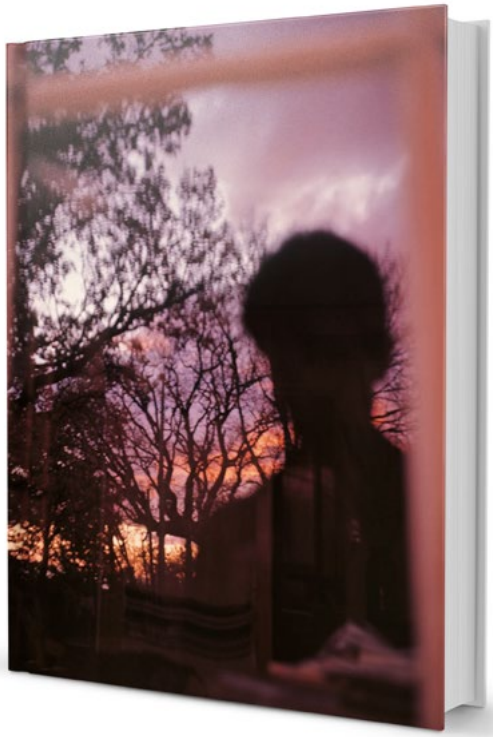
Aujourd'hui Bernard Faucon, quand il n'est pas à Paris, choisit des routes partout dans le monde, le Luberon toujours, l'Asie, le Pérou, Cuba et roule vite, très vite. A sa droite, à la «place du mort», sur le tableau de bord une caméra Canon enregistre, avale le paysage qui défile. Et sur ces images qui, sur l'écran, deviendront hypnotiques, il raconte, déroule sa vie. Des morceaux de vie. Des « *capsules de vie* » comme il dit. Petites capsules cosmiques qui nous emportent dans l'espace-temps.
Et toujours ce « Vertige d'être là… ».

Jour d'orage

Autoportrait, 1967

Le Livre

« J'avais 15 ans, 16 ans, 17 ans, je prenais un plaisir fou à faire mes diapositives couleur 6 x 6, à voir bouger le monde à la surface du dépoli, à contempler ensuite mes petits carrés transparents, empreintes brûlantes de ce que j'étais, de ce que j'aimais. Lueurs du couchant à travers les arbres, visages de Pierre, le petit frère, de Michel et des ancêtres tutélaires, courbure de notre colline, profil de notre maison...
Les mots suivaient avec la même maladresse, le même entêtement, ce qui importait c'était de témoigner, d'urgence, comme si le monde m'avait attendu ! (...)
Voici, surgies du fond des âges, dans leur lyrisme naïf et totalement vintage, ces illuminations d'un petit luberonien panthéiste, catholique, amoureux ! »



96 pages
format 20 × 17 cm
1 500 ex.
Prix public : 25 euros

Edition spéciale, limitée à 50 exemplaires signés et numérotés
accompagnés d'un tirage original de Bernard Faucon (tirage numérique sur papier photographique ; à choisir parmi 5 photographies × 10 exemplaires
Prix public : 250 euros

Textes et photographies de Bernard Faucon
Éditions de l'Œil

L'interview
La Beauté de l'Ephémère
转瞬即逝之美

Publié dans China Life Magazine n°94 / septembre 2013 extraits

A retrouver dans son intégralité en français et en chinois ici : http://goo.gl/ZixpwP

Diabolo-menthe

Pourquoi arrêtez-vous la photographie en 1995 ? Il y a une convergence de raisons : D'abord, l'idée d'achèvement, de clôture, a toujours été à l'oeuvre, dès ma première série Les grandes vacances, l'idée que c'était magnifique, mais que ça devait se terminer un jour, comme la magie de l'enfance.
Ensuite, la sensation d'avoir dit tout ce que me permettait le medium photographique. Et le constat que la mise en scène photographique était le « chant du cygne » de la photographie, le dernier moment où l'on croyait encore suffisamment aux pouvoirs de la photographie (c'est à dire au réalisme photographique) pour s'offrir le luxe de créer des « fictions vraies ». Le dernier sursaut de la photographie avant le règne de l'image pure, numérique, publicitaire.
Enfin, comme toujours, il y avait un ressort de vie : ne pas se répéter, ne pas affadir l'oeuvre, s'alléger, se libérer...

De 1997 à 2003 vous réalisez dans 25 pays du monde la série «Le Plus Beau Jour de ma jeunesse». D'où vient cette idée ? C'est parti du Maroc, d'une journée de fête que j'ai organisée,en 1997, sur ce que j'avais appelé « La plus belle route du monde ». Une expérience formidable que j'ai essayé de comprendre et d'analyser pour la reproduire dans d'autres pays.
C'est le sursis que je me suis donné après ma décision d'arrêter la photographie, la façon que j'ai trouvée - en changeant l'objectif de mains - de prolonger le plaisir, le cérémonial qui a toujours accompagné la fabrication de mes mises en scène : la fête, la gaieté, l'illusion de l'enfance retrouvée.

Que faites-vous maintenant ? vous écrivez ? vous peignez ? Je ne peindrai plus jamais. Je travaille depuis trois ans à un projet de film assez fou. Je déroule (en réalité, je lis) le long récit de ma vie sur des routes que je filme en voiture un peu partout dans le monde. Je superpose ainsi un voyage dans le temps à un voyage dans l'espace. Cela produit un effet hypnotique très spécial, si bien qu'on peut regarder 5 heures de ce film sans s'ennuyer. Au final mon « Road Life » ou « Auto Biographie » devrait durer une quinzaine d'heures !

Est-ce que Roland Barthes a vu vos photos ? Quelle série ? Qu'en pensait-il ? Il n'a connu que Les Grandes Vacances car il est mort en 1980. La première fois qu'il a vu mes photographies, il m'a écrit : « Vos photos sont merveilleuses, pour moi, c'est ontologiquement (si vous permettez ce mot pédant) la photo même, dans la limite qui en dit l'être : la fascination. Merci. »

Le Dossier spécial de 13 pages
à paraître en mars 2014

dossier

28

Dorothée Smith, C3SH2BO2 (Agnès), installation transdisciplinaire. Production le Fresnoy, Studio National des Arts Contemporains, 2011. Courtesy Galerie Les filles du calvaire

BERNARD FAUCON
OU LA PERSISTANCE DU MOUVANT

PAR PIERRE EUGÈNE

Autoportrait, 1967 (série Le Temps d'avant).

29

La Douzième chambre d'amour, 1985 (série Les Chambres d'amour).

Chambre en hiver, 1985 (série Les Chambres d'amour).

30

Les Images (série Évolution probable du temps, 1982-1984).

31

Le Télescope (série Les Grandes vacances, 1977).

12 foulards signés en édition limitée

Impression sur soie de 12 photographies signées Bernard Faucon

---

Dimensions : 100 × 100 cm
Edition limitée à 16 exemplaires

Prix Public : 100 euros
En vente exclusive à la Galerie VU'
et sur le site : www.laboutiquevu.com

Tous les temps de Bernard Faucon
1966 – 1995

Catalogue raisonné BERNARD FAUCON,
éditions actes Sud, 2005 extraits

1966 – 1972
Le temps d'avant

Les premières photographies, réalisées en Provence dans l'environnement familial et dans le paysage fondateur. Paysages, couchers de soleil, portraits de sa grand-mère, de son jeune frère, de la colonie de vacances animée par ses parents. Dès ces images réalisées avant qu'il ne soit photographe, Bernard Faucon a fait des choix qui vont l'accompagner sa vie durant : format carré, couleur et fidélité à une pellicule, l'ektachrome de Kodak.

Couchant dans le grand chêne

1976 – 1981
Les grandes vacances

Les mises en scène de mannequins réinventant des scènes enfantines ou d'adolescence, et qui ne sont jamais des reconstitutions de souvenirs mais des projections oniriques de l'univers mental de l'enfant, entre rêve et cauchemar, entre jeu et terreur, avec une certaine forme de baroque, une immense liberté et une exploration échevelée des possibles de la photographie. C'est cette série culte qui a fait connaître Bernard Faucon au grand public.

Le départ

1981 – 1984
Évolution probable du temps

L'hiver 1981, après une magnifique chute de neige, j'ai réalisé La neige qui brûle, ma dernière mise en scène avec mannequin. J'avais cru jusqu'alors la photo indissociable des mannequins.
À leur place ont surgit les flammes et les explosions, comme une réplique de leur force de décrochage, une réponse à l'appel du vide crée par leur disparition.

Les Etendoirs

1984 – 1987
Les chambres d'amour

Le début, conscient, de l'approche de la photographie comme mise en scène de l'espace : habiter des espaces clos pour leur faire révéler de la poésie, du temps, du souvenir, de l'illusion, de l'improbable. Mettre en doute notre perception ordinaire de l'espace pour y installer du sentiment, de l'émotion et de l'énigme. Sensible, toujours, dans les vibrations de couleurs passant du chaud au froid, des braises au lait, du gel à la vibration des draps froissés après une nuit dont nous ne saurons rien.

3e chambre d'amour

1987 – 1989
Les chambres d'or

La découverte de l'Asie, son adoption comme territoire qui va se substituer au paysage fondateur de Provence génère une déclinaison des "Chambres d'amour" dans laquelle les feuilles d'or utilisées en offrande dans les temples vont venir transformer l'espace et modifier la perception et la captation de la lumière. Du "Petit Bouddha" à "La Falaise d'or" il est avant tout question de lumière, de la façon dont elle travaille dans un champ volontairement limité et de spiritualité, en rupture - relative - avec le thomisme, en dialogue avec le bouddhisme. Tout en restant libre et sans adhésion à aucune religion particulière.

La coupole d'or

1989 – 1991
Les idoles et les sacrifices

Deux séries de douze images de jeunes gens affrontant une lumière dure, du feu, à chaque fois identique, qui projette leur ombre sur un fond, révélant leur absolue beauté d'idoles possibles et des paysages marqués par le sang, la présence du sang comme souillure ou fascination, drame ou désir. L'écriture est plus épurée que jamais, le propos radical. Le bric-à-brac des mannequins est bien loin, mais le questionnement est le même, sur le sens profondément tragique de la vie, sur le désir et le temps, sur l'impossibilité, dès lors qu'il s'agit de représentation, de dépasser le visible. Une des séries exemplaires d'une radicalité qui refuse les illusions du post-modernisme. Et une revendication de la frontalité.

L'ombre de l'arbre

1991 – 1993
Les écritures

Nouvelle série, nouvelle rupture. Bernard Faucon installe dans le paysage des textes qui disent sa relation au temps, à l'amour, à la vie, au corps et au sens qu'elle pourrait avoir. Infimes détails et visions panthéistes cohabitent, poésie et philosophie sont à l'œuvre quand le texte habite l'image et la construit. Toujours la mise en scène, mais seulement la mise en scène de l'espace, interrogation de la notion de paysage, fascinant par sa beauté mais dépourvu de sens si le texte ne vient pas dire ce que l'image est incapable de préciser.

Peut -être que je reviendrai

1993 – 1995
La fin de l'image

Retour au texte fondateur, retour à la croyance que le texte n'a toujours pas été renvoyé par l'image et au fait que nous nous illusionnons en pensant que nous avons accédé à la "civilisation de l'image". Des textes, manuscrits, à l'encre de Chine blanche à même la peau des modèles qui auraient pu être les acteurs des images initiales, pour dire la préoccupation par rapport au temps et à son déroulement, pour reparler de la poésie comme une exigence radicale. Et pour affirmer que l'artiste ne se lancera pas dans la problématique classique de fabrication de produits.

Les mots sont sortis...

À propos de Bernard Faucon extraits

Roland Barthes, 1979

[...] Vos photos sont merveilleuses, pour moi, c'est ontologiquement (si vous permettez ce mot pédant) la photo même, dans la limite qui en dit l'être : la fascination. Merci. [...]

Roland Barthes, Zoom, 1979

[...] Bernard Faucon arrange la scène qu'il va photographier. Il produit très exactement un tableau vivant. Or, cette scène immobile, il la confie à l'art même de l'Immobile, la Photographie (on ne fera jamais avancer la théorie de la Photographie - aujourd'hui bloquée - tant que l'on s'obstinera à feindre que cet art a pour mission de rendre "vivant", "animé", ce qui ne l'est pas). Ainsi s'établit un circuit dont le sens est irrepérable. Bernard Faucon ne photographie pas un tableau vivant : il produit une photographie redoublée en tableau vivant: il accumule deux immobilités. Au lieu de diviser l'Image (comme on le fait ordinairement) en contenu et forme, référent et signifiant, il entasse deux formes, deux signifiants; ce faisant, il dément l'Image même,qui, éymologiquement, par sa racine indo-européenne (yem/im) renvoie à un "fruit double"; il produit une unité à peine supportable, "contrenature", c'est-à-dire sur-naturelle. Dans sa dérision même, le tableau vivant photographié appelle avec force une certaine pensée de l'Immortel : ces infracorps, dont l'arrêt est renforcé de tout l'artifice de vie qui les entoure, sont saisis par l'artiste comme s'ils avaient vocation d'être ressuscités [...]

J. Philippe Piguet, L'Œil, 1986

[...] Le terme d'évocation semble plus juste pour traduire ce que ses photographies nous offrent à saisir. Il parle d'appel et d'apparition tout à la fois, corroborant en cela pleinement le mot de magie; il met aussi le doigt sur ce que le travail de l'artiste tente de prêter d'existence à tout ce qu'il touche. Si évoquer est de l'ordre du faire apparaître à l'esprit par des images et des associations d'idées, alors les extérieurs et les intérieurs de Bernard Faucon, ses simulacres et ses embrasements, ses fêtes et ses artifices ont bien cette "vocation" d'illuminer et d'interpeller notre conscience. Ils sont véritablement une voix, une sorte de voix tue, avant même qu'elle ne prenne sa forme matérielle, mais après qu'elle a gagné son expression physique. Ainsi l'œvre de Faucon appartient-elle en même temps à un en deçà et à un au-delà de notre histoire et met-elle en jeu les formes les plus élémentaires de l'univers. (...) Chaque photographie de Faucon semble ne tenir qu'à un fil extrêmement ténu le droit à son existence, car ce qui est en jeu, c'est finalement la notion de sujet propre à ce moyen d'expression. Chacune des images de l'artiste naît de la fragile osmose de ces deux extrêmes; elle ne gagne sa présence que parce qu'elle sait évacuer tout ce qui est superflu et ne retenir que ce qui compte, les yeux fermés.Éloge donc de l'essentiel, aveuglement.

Hervé Guibert, Le Monde 1981

[...] D'année en année, l'art de Bernard Faucon s'épure, se débarrasse de ses effets, pour trouver une incandescence simple de l'image, de l'imagination [...]

Hervé Guibert, Le Monde, novembre 1984

[...] Qu'est ce qui fait qu'on adore tellement les photos de Bernard Faucon, de plus en plus (pour peu qu'on se soit mis à les aimer)? La splendeur de leurs couleurs ne suffit pas à la réponse. Il ya leurs scènes, passages des chambres aux paysages. Elles sont le déploiement d'une sensation cruciale, reconnaissable par tous mais frappante (chacun n'a pas les dispositions ni les dispositifs pour l'amener à ce degré de conscience et de visualisation) : ressortissante de l'enfance ou promise à la félicité du vieillard, à portée de soi mais encore intouchable, passée ou à venir, regret ou espoir. Le bel indicible s'engouffre dans une image, une rêverie débordante sur la pastille d'un iris bleu, le mirage raisonné dans le cadre de l'Hasselblad. Le travail n'avance que de flottements, de paresses, de fuites et d'emballements.(...) Les photos de Bernard Faucon sont des événements artificiels, luminescents,de réflexions, de bruissements, de grâces, proches de l'éblouissement, soit-il lunaire. Blancheurs parfaites, tourbillons de genêts, éventails de gouttelettes, gigues des lavandes, petits verres d'eau sucrée pour le soir, accalmies d'orgies où ne restent que le fruit sacrifié et l'abandon d'un sommeil.(...) Bernard Faucon ne décevra jamais son monde car il se pose trop lui-même le problème de la déception, de la fidélité à soi-même ou de la perte de soi-même, de la nécessité ou de la futilité de la persévérance : chaque image est l'enjeu d'une lutte entre la menace de sa renonciation et l'illumination de son avènement. [...]

Jean-Paul Michel, Chambres d'amour, William Blake and Co, 1997

[...] Bernard Faucon, depuis le premier jour, se tient dans l'élément de ce savoir avec franchise:l'image est un cérémonial - tout ce qui l'appelle, la constitue, lui donne et lui garde un effet éloigne ou fait advenir. Mais ce qui confère à son art l'éclat si original qui est le sien est sans doute que, dans le temps des magies "d'en bas",il a fait ce choix, dont l'inactualité trouble, d'être maître de cérémonies "d'en haut". [...]

Michel Nuridsany, Art Press, 1984

[...] J'ai eu en mains les photos de Faucon, je les ai vues dans des livres et des catalogues, accrochées, avec des bonheurs divers, aux cimaises des galeries. Jamais je n'ai eu l'émotion que j'ai éprouvée lorsque Bernard Faucon me les a présentés chez lui, projetées sur les murs d'une des pièces de son petit appartement de la rue de la Goutte d'Or. Comme s'il me projetait des plaques de lanterne magique, comme si nous étions des enfants réunis pour un goûter, comme si le monde était magique et que nous l'étions aussi. Un jour peut-être ce jeune photographe saura recréer dans l'artifice d'une salle de musée cette intimité merveilleuse. Alors on saura ce qu'est dans sa profondeur et sa grâce, sa lumineuse et trouble beauté, l'art de Bernard Faucon,Grand Meaulne d'aujourd'hui. [...]

Christian Caujolle, 1988

[...] Si aujourd'hui, Bernard Faucon apparaît comme l'un des auteurs les plus originaux et des plus authentiques de la photographie européenne, s'il est célébré au Japon et aux États-Unis sans aucune réticence, c'est aussi que sa pratique des images, teintées de religieux, se fonde sur des problématiques réellement universelles. Ses icônes, ses scènes emblématiques, ses contes à la sagesse inquiète, sont l'évidence de sa relation au temps et à l'enfance. Car de l'enfance qui le préoccupe, il n'a conservé, finalement, aucune nostalgie, simplement une angoisse inébranlable face à ce qui est tellement fugitif, inexorablement voué à passer. (...) S'il nous ébranle autant par des visions savamment intériorisées et intellectuelles dans leur propos, c'est parce qu'elles lui ressemblent. Faites de silences et de jeux, de réflexions et de tendresses, de gravités et d'emportements, elles naissent entre mille goûters, des courses folles dans la campagne, des soirées et des jeux sur le plateau,des lectures et des amitiés. Elles naissent gravement, en proie aux vertiges du temps, au rythme d'une vie qui refuse les contraintes et les facilités. Elles viennent de l'évidence d'un quotidien depuis longtemps gonflé de doutes généreux et de contradictions insolubles [...]

Hervé Guibert, 1988
Lettre à Bernard Faucon

Mon cher Bernard,
Dans le tourbillon de cette belle après-midi, je ne t'ai pas dit un mot sur tes photos. J'étais interloqué. Depuis toutes ces années, chaque fois que tu m'as dévoilé (tu m'en faisais la confiance et l'amitié,et crois-moi que j'étais fier) ta nouvelle "fournée" de photos, j'étais aussi bouche-bée, par l'émerveillement, la découverte, mais aussi, je pense te l'avoir dit, c'était chaque fois une surprise très violente, qui devenait une nourriture immédiate pour moi, et qui me faisait faire des bonds de sensations, et de règles, qui m'enseignait de bonnes limites et me faisait comprendre en négatif les mauvaises : chaque fois, devant ces images, je pouvais dire que je ne m'y attendais pas, par rapport aux précédentes, dans ce jeu des sensations et des règles tu me faisais faire des pas de géant, tes nouvelles photos étaient juste devant moi mais en même temps elles m'amenaient à elles,dans cette expérience de leur découverte,aussi bouleversante qu'une machine de foire qui m'aurait tourneboulé avec toi, à travers nos temps respectifs,et nos travaux qui ont pu se frôler selon les lois des courbes asymptotiques,c'était ça le bel apprentissage,et tu as été un des seuls maîtres que j'ai jamais accepté, avec Michel.

Bernard Faucon
Biographie

Né en Provence en 1950.
Après des études de philosophie et de théologie, Bernard Faucon est l'un des premiers artistes à explorer l'univers de la mise en scène photographique. Convaincu que l'étape de la mise en scène avait été le chant du cygne du medium photographique, le dernier stade avant le règne de l'image pure, numérique, publicitaire, en 1995, il décide d'interrompre son œuvre, commencée en 1976.
«Un moment où l'on croyait encore suffisamment au pouvoir de vérité de la photographie pour s'offrir le luxe de construire « des fictions vraies »

Bernard Faucon a exposé dans le monde entier, notamment chez Léo Castelli à New-York, chez Agathe Gaillard, Yvon Lambert et à la Galerie VU' à Paris. Il est très apprécié au Japon et en Chine.

Principales expositions depuis 2007

2013 Goeun Museum of Photography, Busan, Corée, Rétrospective
2012 Yuan Space, à l'invitation De Zeng Fanzhi, Pékin, Chine
2011 New Orleans Museum of Art, États Unis
2010 Kobe Fashion Museum, Kobe, Japon
2009 Rétrospective itinérante en Inde qui a débuté à la Galerie Romain Rolland à New Delhi
2005 Maison Européenne de la Photographie à Paris, Rétrospective
Galerie VU', *Le temps d'après*

De 1997 à 2003 Bernard Faucon crée dans 25 pays l'événement « Le plus beau jour de ma jeunesse », avec 2000 jeunes dans 25 pays. Un sursis qu'il s'est accordé, en changeant l'objectif de mains, pour prolonger le cérémonial des mises en scène : la fête, la jeunesse, l'insouciance de l'image.

Principaux ouvrages

Le Temps d'Avant, Éditions de l'Œil, 2014
Été 2550, Actes Sud, 2009
Le tour du monde, Éditions de l'œil, 2008
Catalogue Raisonné, Actes Sud, 2005
Atelier Faucon à Pingyao, Édition de l'œil, 2004
Une singulière gourmandise, William Blake, 2003
La Plus Belle Route du monde, avec Antonin Potoski, POL, 2000
Le plus beau Jour de ma jeunesse, Éditions de l'Imprimeur, 2000
La Peur du Voyage, William Blake, 1999
Chambres d'Amour, Chambres d'or, William Blake, 1998
La Fin de l'Image, William Blake, 1997
Jours d'Image, Tréville, 1995
Les Écritures, William Blake, 1993
Dernier Portrait, Nanasaï, 1991
Les Idoles et les Sacrifices, Parco, 1991
Tables d'Amis, William Blake, 1991
Les Chambres d'Amour, William Blake, 1987
Les Papiers qui Volent, Hazan, 1986
Les Grandes Vacances, Herscher, 1980

Depuis 2000, les mots, qui étaient présents depuis le début, ont définitivement pris le pas sur la photo, avec des recueils de textes poétiques : *La peur du voyage, Été 2550, Le Temps d'Avant*, jusqu'au work in progress actuellement Les Routes, une auto-biographie (biographie en auto !), un dispositif romanesque mêlant récits et routes filmées dont nous vous dévoilerons quelques extraits.

Photos libres de droits pour la presse

Uniquement dans le cadre de la promotion de l'exposition présentée à la Galerie VU'.
Le format de l'image ne peut être supérieur à une demi-page.
Autre utilisation, format, autre photo, merci de nous contacter.

Pierre sur la balançoire

Mon reflet

Ma chambre

Jour d'orage

Terrain privé

La maison à travers les linges

VU'
LA GALERIE

Hôtel Paul Delaroche
58 rue Saint-Lazare 75009 Paris

T +33 1 53 01 85 81
F +33 1 53 01 85 85

www.galerievu.com
galerievu@abvent.fr

Président
Xavier Soule

Galeristes
Gilou Le Gruiec
T : 01 53 01 85 81
gilou@abvent.fr

Caroline Benichou
T : 01 53 01 85 82
benichou@abvent.fr

Direction opérationnelle
Christophe Soule
T : 01 53 01 85 85
soule-venner@abvent.fr

Directrice de la communication
Bernadette Sabathier
T : 01 53 01 05 11
sabathier@abvent.fr

Assistante communication
Elodie Lamure
T : 01 53 01 05 13
lamure@abvent.fr